



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de MOREAU (Hélène), TOURNON (André), RISTORI (Jean-Luc), « Note sur la présente édition », *Le Moyen de parvenir*, Tomes I et II, BÉROALDE DE VERVILLE (François), p. 19-30

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-5238-3.p.0014](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-5238-3.p.0014)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2004. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION¹.

On trouvera ici la transcription en orthographe et ponctuation modernes de la plus ancienne édition du *Moyen de Parvenir*, avec, comme en surimpression, un aperçu de ses versions ultérieures munies des apports de la tradition. Le parti adopté ne va pas de soi ; pour qu'en apparaissent les raisons, il est nécessaire de s'attarder un instant sur l'histoire du texte.

I – LA VERSION ORIGINALE.

« Imprimé cette année »... Le renseignement est donné par Verville sans autres repères (lieu, date, nom de libraire ou d'imprimeur) ; tout incontestable qu'il est, il ne permet guère d'établir une chronologie des publications du *Moyen de parvenir*. Lorsque Charles Royer s'est risqué à cette entreprise, dans la notice de son édition critique (Lemerre, 1896), il a dû se fier « aux éléments typographiques, caractère, lettres ornées, fleurons, bandes, culs-de-lampes » (p. xxxii) pour identifier les plus anciennes éditions ; ce qui lui a permis d'en privilégier trois, que nous distinguerons ici, comme lui, par la pagination :

1 – Une édition en 972 pages, dont il a examiné deux exemplaires, d'un premier et d'un second tirage, ce dernier portant la mention « reveu, corrigé & augmenté par le mesme Auteur » bien que rien d'autre ne le distingue, en fait, du précédent.

2 – Une édition en 617 pages dont un exemplaire, annoté par La Monnoye, est conservé à la Bibliothèque Nationale (Rés. Y2 2789). Elle est caractérisée par des erreurs de la pagination, qui saute de 168 à 179, de 562 à 575 et de 598 à 601, le texte restant continu aux lieux affectés par ces erreurs.

3 – Une autre édition en 617 pages, caractérisée par d'autres erreurs de la pagination, qui saute ici de 168 à 179, de 391 à

¹ La quasi-totalité de cette note est empruntée à notre « notice » sur le *fac-simile* de l'édition originale. Nous remercions le Service des Publications de l'Université de Provence, où nous avons édité ce *fac-simile* (Aix, 1984), d'avoir autorisé le emploi.

402, de 571 à 574 et de 598 à 601, le texte restant continu (dérangé seulement par permutation des pages 384-385).

Entre ces trois éditions, Ch. Royer, sur l'avis de bibliophiles « d'œil exercé » (p. LVI), n'hésite pas à affirmer que la première mentionnée est la plus ancienne, et même à reconnaître en elle « l'édition princeps » (p. LV) en dépit de ses multiples défauts. Il choisit cependant comme version de base celle de la troisième, beaucoup plus correcte, et réserve pour l'apparat critique les variantes, coquilles et omissions de la première, conjecturant sans doute que Verville avait amendé le texte de celle-ci pour les publications en 617 pages. Son hypothèse paraît plausible, un tel travail d'amélioration étant fréquent dans les cas de réédition à bref délai. Elle est néanmoins infirmée par un détail qu'il a lui-même signalé (p. LVII) sans en mesurer l'importance. A la 44^e section « Bénédiction » (ici p. 178), l'histoire de la Soldée s'achève, dans les deux premières éditions citées comme dans toutes les éditions ultérieures, sur une formule de raccord qui laisse le texte incohérent ; et ce défaut est dû à l'omission d'une page entière (numérotée 225) de la troisième. Les éditions défectueuses ont été faites à partir de l'édition correcte : la coïncidence entre l'étendue de la lacune et celle de la page imprimée ne s'explique pas autrement (on ne peut supposer, en sens inverse, une interpolation, car la suite du texte n'est intelligible que si l'on restitue les six dernières lignes de la page en question). Confirmation : Neil Kenny a signalé en 1985 dans *French Studies* (n°2, p. 196) le chaînon intermédiaire ; c'est l'exemplaire coté Rés. Y2 2065 de la B. N., où ne figure pas la formule de raccord qui masque le défaut, si bien que les mots qui précèdent et suivent l'omission sont très exactement ceux qui dans l'édition originale encadraient la page oubliée ensuite. Nous devons donc tenir l'édition en 617 pages mentionnée en troisième position par Ch. Royer, sinon pour l'édition princeps, du moins pour la plus ancienne de celles qui sont actuellement connues.

La question n'est pas close cependant, car il existe au moins deux tirages de cette édition. L'un est celui de l'exemplaire

décrit par Ch. Royer ; il sera désigné ci-après par la lettre R. L'autre, sur lequel se fonde notre propre édition, est actuellement conservé à la Bibliothèque Municipale de Marseille (fonds ancien, Rés. 80665)¹ ; il a été édité en *fac-simile* par le Service des Publications de l'Université de Provence (Aix, 1984) ; il sera désigné ci-après par la lettre M. Il s'agit bien de la même édition : les erreurs de pagination sont identiques, ainsi que la plupart des coquilles. Mais, parmi les rares différences qui les distinguent, l'une – la plus importante – permet de les ordonner dans le temps. Un passage de la soixante et dix-neuvième section (« Chartre ») se présente dans R sous la forme suivante :

Certes ie desplore la pauure Eglise Romaine qui se demolit, & sur tout pour vn point & vn acte qui se commet en France ; ie le vous diray comme si i'eusse esté present à ce basteau qui perit, lequel estoit au fond chargé de sel, & ie m'en rapporte à messieurs du grand parti. A ha pauure Prestrise, ton credit s'en va. Or sçachez que la verité du sel qui est auiourd'huy si rare & chere, est cause qu'il n'y aura plus gueres de bons catholiques, pource qu'à peine trouuera l'on du sel pour faire l'eau beniste à bon marché ; que si elle deuiet chere en continuant, on n'en fera plus, & adieu mere sainte Eglise : voila voila vne raison des heresies en nostre France.

M donne la version que voici :

Certes ie desplore la pauure Eglise reformee qui se demolit, & sur tout pour vn point & vn acte qui se commet en France ; ie le vous diray comme si i'eusse esté present à ce basteau qui perit, lequel estoit au fond chargé de sel, & ie m'en rapporte à messieurs du grand parti. Or sçachez que ce qui rend le sel aujourd'huy si rare & si cher, est depuis que les Iurez au grand mespris de leur loy, salent vn nombre infiny de pourceaux pour leur nourriture : que le transport qui s'en fait, est cause de la disette que nous en

¹ Neil Kenny en signale un autre exemplaire à la British Library (1080. b. 8).

auons. Et c'est vne des principales raisons, pour lesquelles on a tant veu naistre & pulluler d'heresies en nostre France.

– Dans la leçon de M, la plaisanterie est à peu près inintelligible : comment deviner que le manque de sel est « une des principales raison » des hérésies, en l'absence de toute allusion à la préparation de l'eau bénite (qui, selon le rite catholique, comporte en effet une adjonction de sel), et avec un renvoi préliminaire à « la pauvre Eglise reformée », qui détourne le trait de sa cible ? La syntaxe du passage ne porte pourtant pas trace de lacune, et un seul mot suspect, « Iurez » pour un plus plausible « Iuifz », semble dû à une mauvaise lecture de manuscrit. Simplement, le texte n'est pas assez explicite, si bien qu'il ne pourrait atteindre que quelques ecclésiastiques aptes à saisir ce genre d'allusion à demi-mot, et disposés à l'apprécier ; ce qui compose un public virtuel bien restreint : les humoristes de Saint Nicolas du Chardonnet...

– R supplée à cette insuffisance, en dépit d'une coquille provoquée encore par une mauvaise lecture (« verité » pour « vente », terme qui se référerait à la cause de la pénurie, détaillée dans l'autre version ; quelques éditions ultérieures corrigent en « rareté », qui fait pléonasme). De plus, il substitue à l'Eglise réformée « la pauvre Eglise Romaine », rectifiant la visée.

Sur ces données, le raisonnement est simple :

- Si M est antérieur à R, la modification s'explique sans peine : Verville, jugeant sa première rédaction trop obscure, l'a remaniée pour préciser l'allusion et en corriger l'adresse.

- Si R est antérieur à M, il faudrait imaginer au contraire que Verville (ou un éditeur) ait voulu escamoter la plaisanterie et en fausser le contexte, quitte à rendre le passage incompréhensible. Mais cette initiative ne saurait s'expliquer : la raillerie était des plus innocentes, comparée à d'autres dont le livre est émaillé ; et surtout, la leçon de R se retrouve dans toutes les éditions ultérieures, ce qui ne se produirait pas si l'on avait décidé de l'éliminer.

Des deux hypothèses, seule la première est acceptable ; ce qui garantit l'antériorité de M. R en est un second tirage, dans lequel aura été placé un carton portant le remaniement, sans réfection de la planche : les deux passages concurrents sont de même longueur, à dix-neuf caractères près (sur 321) – écart facile à compenser pour les imprimeurs de l'époque. Ainsi pourrait s'expliquer le fait que Verville ait renoncé à indiquer les causes de la cherté du sel dans la dernière version : muni de cette précision, le texte aurait été trop long pour être inséré dans la page. Mais quoi qu'il en soit, reste acquise l'ancienneté de l'exemplaire de Marseille ; ce qui a motivé notre choix, en 1984, de le reproduire en *fac-simile*, et d'en tirer le texte de base de la transcription aujourd'hui rééditée. Depuis, les travaux de N. Kenny ont fait sortir cette édition princeps de son anonymat : elle a été réalisée sur les presses d'Anne Sauvage, veuve de Mathieu Guillemot, entre 1614 et 1617, plus probablement en 1616¹ (et il n'est pas sans intérêt de savoir ainsi que le *Moyen de parvenir* est postérieur de quatre ou cinq ans à la date toute conjecturale qui lui avait été assignée, 1612 : en ces temps de trouble, le contexte historique se modifiait vite).

Ce n'est là que le commencement de son histoire.

II – LES APPORTS DU TEMPS, ET LA TRANSCRIPTION.

Des nombreuses rééditions du *Moyen de parvenir* à l'âge classique, la plupart, imprimées plus ou moins clandestinement, ne témoignent pas d'un grand souci de fidélité. Elles procèdent de l'édition en 972 pages, déjà altérée mais dont les variantes, exception faite des coquilles et absurdités manifestes, méritent d'être connues, et seront mentionnées en leurs lieux respectifs. Toutefois ce n'est pas en raison de ces altérations que l'histoire du texte a pris une importance particulière : l'essentiel a trait à la segmentation des dialogues et à la distribution des répliques.

1 « Le *Moyen de parvenir* : the earliest known edition, its date, and the woman who printed it », *Studies on Beroalde de Verville*, Biblio 17, 1992, p. 21-41.

Qui parle ? Verville s'est ingénié à faire entendre que cette question n'admet pas de réponse définitive, dès que l'écrivain refuse de faire appel à la naïveté du lecteur ; et ce n'est pas le moindre intérêt de son livre que de remettre en cause, par les moyens les plus agressifs, la cohérence du discours et l'identité de celui qui le tient. Dans la version originale, à peine une réplique sur quatre, en moyenne, est attribuée à un interlocuteur distinct, et aucun signe typographique ne marque les réparties, interruptions, déviations et reprises du flux verbal. Au XVIII^e siècle, Niceron le déplore, et impute la bizarrerie du livre à ce brouillage, qu'il ne croit pas intentionnel¹. Lenglet-Dufresnoy, dans son édition de 1732, tente d'y remédier en découpant les propos par alinéas, sans préciser davantage les interlocuteurs. Enfin, en 1757 est publiée une nouvelle édition anonyme (« A***** ») qui comporte une distribution complète : chacune des répliques distinguées par Lenglet-Dufresnoy est attribuée à l'un ou l'autre des trois cent quatre-vingts devisants de la version primitive (sans qu'apparaissent de nouveaux noms). On sait désormais « qui parle », sans en être beaucoup plus avancé.

Nous n'avons pu déterminer l'origine de ce remaniement, qui affecte l'ensemble de l'ouvrage et le modifie bien plus profondément que ne peuvent le faire des interpolations, si massives soient-elles. La date tardive et les nombreuses imperfections de l'édition où il apparaît inciteraient à le tenir pour apocryphe. Mais la nouvelle distribution, qui complète l'ancienne sans la perturber, se conforme si bien aux jeux de Verville sur les paradoxes de la dénomination et de l'identité – notamment en multipliant à bon escient les interventions de « l'Autre » – qu'il serait téméraire de la condamner d'emblée, sans appel. Et surtout, authentique ou non, elle constitue un fait majeur de l'histoire du texte, et l'on ne saurait la passer sous silence, comme le fait Ch. Royer sans donner aucune explication sur ce point. A la version de l'exemplaire original il convient donc de superposer, en traits

1 *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, Paris, Briassou 1736, t. 34, p. 236-237.

distincts, une image de cette segmentation qui a fixé depuis le XVIII^e siècle la vulgate du *Moyen de parvenir*, admise tacitement ou non par tous les éditeurs¹. Ce qui revient à présenter un document composite, analysable en ses éléments constitutifs, mais artificiel dans son ensemble. Reste à savoir, dira-t-on, s'il est légitime de lui conférer ainsi l'autorité factice de l'imprimé... Mais ce n'est là qu'un aspect d'un problème plus général, dont le traitement a déterminé les principes appliqués dans les pages suivantes.

Qu'il ait été opéré dès le XVII^e siècle dans une réédition proche des origines, et aujourd'hui ignorée, ou qu'il soit dû à l'initiative de l'éditeur anonyme de 1757, le remodelage du texte par distribution des répliques donne ici une acuité exceptionnelle à une question trop souvent éludée dans les éditions d'œuvres anciennes. Segmenter un texte, ou en accepter une segmentation suspecte, c'est faire fonction d'interprète, non de scribe : selon le découpage adopté, le sens change. Ce fait est évident lorsque la parole est répartie dans une discussion entre plusieurs interlocuteurs (il suffit d'attribuer à l'un une réplique de l'autre pour que le débat en soit faussé) ; mais un problème analogue se pose dans les discours et récits continus. La ponctuation originale du *Moyen de parvenir*, comme celle des *Essais*, est à la fois archaïque et déconcertante ; et, à la différence de celle des *Essais*, autographe sur l'Exemplaire de Bordeaux, elle n'est pas à coup sûr imputable à Verville : il se peut qu'il ait laissé l'imprimeur appliquer selon sa propre intelligence du texte les normes en usage dans son atelier. Les éditeurs successifs, surtout depuis le XIX^e siècle, ont donc pris le parti de la modifier plus ou moins

1 Ch. Royer ne fait pas exception, quitte à prendre un parti de compromis assez illogique dont il n'indique pas les raisons : il s'abstient de reproduire les noms d'interlocuteurs de la distribution complète, mais il accepte, à quelques écarts près, la segmentation qu'elle pratiquait dans le texte. Qui plus est, il s'autorise de cette tradition (sans le dire) pour suppléer par endroits aux lacunes de la distribution originale : chaque fois qu'un dialogue se répartit vraisemblablement entre deux mêmes devisants, il place en tête de chaque réplique, en capitales, le nom du personnage qui devrait logiquement la prononcer.

discrètement selon leur propre perception de l'articulation logique des propos. Or, de telles interventions sont toujours hasardeuses, ne serait-ce qu'en raison des bizarreries de l'œuvre de Verville. Elles en rendent l'accès plus aisé, ou en masquent les anomalies, mais au détriment de la fidélité à laquelle peut prétendre le *fac-simile*, ou la reproduction diplomatique. Il faut en tirer la conséquence immédiate : toute transcription du *Moyen de parvenir* scindée en alinéas, et ponctuée selon les normes qui régissent la typographie actuelle, doit être considérée comme une version modernisée, quelles qu'en soient par ailleurs la date et l'exactitude.

Dans ces conditions, le respect des graphies assez capricieuses de l'original devient un leurre : reçu comme une garantie de conformité, il accrédite frauduleusement le remodelage des énoncés ponctués et découpés par conjectures d'imprimeurs des temps anciens ou d'érudits des temps modernes. Scrupuleusement calqué, comme dans l'édition Royer, ou fantaisiste, comme dans les éditions de Lacroix (Gosselin, 1841), de « Ch. P. » (Garnier, 1897) ou d'I. Zinguer (Nice, 1985), le « vieil françoys » masque ce qu'ont de factice les segmentations qui structurent arbitrairement le texte ; il trace des rides postiches sur une face ravaudée par la chirurgie du Dr Frankenstein. Le souci d'authenticité interdit de tels subterfuges. Il exige que soit tracée une frontière aussi nette que possible entre ce que serait une vraie reproduction de l'original, et sa transcription enrichie des apports de la tradition et accommodée à l'usage du temps présent : le lecteur doit savoir que ce qu'il a sous les yeux *n'est pas* le texte « imprimé cette année ». Nous avons donc levé toute équivoque en procédant systématiquement, dans notre version transcrite, à une double modernisation : de la disposition typographique, sur le modèle des éditeurs du XVIII^e siècle, et de l'orthographe, cette dernière inscrivant en chaque mot la différence avec l'original, et facilitant en outre la lecture. En revanche, nous nous sommes gardés de modifier quoi que ce fût du lexique et de la syntaxe, comme de réduire les spécificités dialectales, fréquentes dans le livre.

La ponctuation posait des problèmes plus embarrassants; nous avons cru les résoudre dans l'édition de 1984 par une modernisation expéditive : à tort, car à l'exception d'un certain nombre de bourdes manifestes, la gestion des ponctuations faibles ou fortes, ainsi que des majuscules de début de phrases (à ne pas confondre avec les majuscules emphatiques) paraît assez soigneusement calculée. En deux mots : pour les coupures déterminées par la syntaxe, Verville se contente le plus souvent de ponctuations moyennes ou faibles (points-virgules, deux-points et virgules) ; pour celles qui marquent en outre une inflexion d'ordre supérieur (phase de récit, articulation logique de discours), il utilise les majuscules, précédées du point et parfois du deux-points. Résultat : le texte présente à la fois de façon très discrète les adjuvants des agencements syntaxiques de base, et de façon manifeste les jalons majeurs du discours ou du récit — ces derniers assez dispersés pour laisser à l'ensemble son allure effrénée. Dans notre nouvelle édition, ce système a été respecté. Les découpages aberrants à la fois par rapport à lui et par rapport à la syntaxe ont cependant été amendés; dans les cas douteux, la segmentation originale est indiquée en note ou dans l'apparat critique. Une seule modification a été pratiquée régulièrement : dans les dialogues intérieurs aux récits, nous avons marqué d'une majuscule chaque début de réplique, en dépit de l'indifférence de Verville envers cet usage. Ce sont là des infractions à la règle de fidélité absolue que nous aurions pu suivre; elles étaient nécessaires pour assurer la lisibilité de l'ouvrage, et peu nocives, puisque les spécialistes pourront toujours se reporter au *fac-simile* de l'original, édité par le Service des Publications de l'Université de Provence. L'essentiel était de conserver dans la transcription les allures de déferlement verbal, que canalisait trop sévèrement la ponctuation selon le code typographique en usage depuis moins de deux cents ans. Nous espérons avoir atteint ce but.

Un problème analogue se posait en d'autres termes pour les débuts de sections. L'imprimeur du XVII^e siècle y place régulièrement une majuscule en lettrine, marque très forte de

commencement de propos. L'auteur ne se souciait pourtant guère de ce type de démarcations : il s'amuse même à passer de la section 36 ("Parlement") à la section 37 ("Verset") au beau milieu d'une phrase, en ponctuant par une simple virgule (p. 147). Nous avons marqué les transgressions de ce genre en ne pratiquant pas de renforcement pour alinéa en début de section lorsqu'il était clair que le texte ne comportait à cet endroit ni changement d'interlocuteur ni résurgence du discours de présentation.

Quant au découpage des dialogues, nous avons combiné en surimpression ce qui relève de la tradition instaurée peut-être au XVIII^e siècle, ainsi que les retouches estimées nécessaires, avec ce que portait l'original en 671 p., notre texte de base, par le procédé que voici :

- Lorsque la distribution et la segmentation des répliques sont attestées par l'original, nous imprimons les noms d'interlocuteurs en CAPITALES romaines (sauf lorsqu'ils figurent en incise au début des répliques sans que la typographie originale les mette en vedette).

- Lorsqu'elles n'apparaissent que dans la vulgate de 1757 (ci-après, "V"), nous imprimons les noms d'interlocuteurs en *italique* (et en bas de casse, exception faite de la majuscule initiale) ; nous les plaçons entre parenthèses chaque fois qu'une rectification de V, signalée et justifiée en note, a paru nécessaire.

- Les alinéas précédés de tirets marquent les répliques restées anonymes dans V comme dans l'original, mais décelées par analyse, et attribuables à un interlocuteur quelconque (l'auteur-personnage n'étant pas exclu).

- Les alinéas sans tirets, mais avec renforcement, marquent les résurgences du texte de présentation dans les dialogues.

Les deux derniers types de découpages ne sont pas garantis par les éditions anciennes, ni autorisés par la vulgate ; ils doivent être tenus pour conjecturaux. Le lecteur pourra en apprécier l'opportunité, cas par cas, en les confrontant avec sa propre analyse et au besoin en se référant au *fac-simile*. Dans celui-ci, il retrouvera sans trop de peine le passage concerné : à gauche

de chaque numéro et titre de section, dans la transcription, est inscrit le numéro de la page correspondante dans l'original.

Enfin, le texte est muni de quelques indications accessoires :

- Au bas des pages figurent en premier lieu des *variantes*. Sauf indications contraires, elles viennent de l'édition s.l.n.d. en 972 pages, tenue (à tort) pour la plus ancienne par Ch. Royer. Sont référées à "617" les leçons de l'exemplaire suivi par celui-ci, et à "V." les leçons de la vulgate de 1757. Il n'a pas semblé nécessaire de répertorier les variantes des éditions intermédiaires ou ultérieures, provoquées par de mauvaises lectures et des ravaudages de fortune. Les leçons de l'exemplaire de Marseille de l'édition en 617 p., pris pour base de notre édition ("Orig."), sont données en variantes lorsqu'il a paru nécessaire de les corriger dans le corps du texte.

- Viennent ensuite, en corps réduit, de brefs *éclaircissements*, utiles à la simple lecture du texte (mais voir p. 30).

- A la fin du volume sont proposés des *commentaires* que leur longueur ou leur objet interdisaient de placer au bas des pages. Ces commentaires sont appelés par des astérisques placés dans le corps du texte, ou dans les notes de bas de page; ils sont identifiés par le numéro de la page où figurent ces astérisques. Lorsque les appels sont groupés en une même page, ils se distinguent par le nombre de leurs astérisques.

Le lecteur se trouve donc en présence d'un ensemble de données d'authenticité inégale, à confronter avec le *fac-simile*, seul document irréprochable. Grâce à quoi il n'aura plus qu'à s'autoriser de la recette que donne l'écrivain pour composer à l'occasion la version propre à le satisfaire :

si vous ne la rencontrez à vostre intention, voicy le remède, écrivez la en vn papier tant de fois, la corrigeant & racoustrant qu'elle vous plaise, & au soir à Soleil couchant transcriuez-la, ou la faictes transcrire en ce liure, & ie vous assure que vous la l'y trouuez au matin si vous viuez, & que vous y regardiez, & que le livre soit encore en vostre puissance, & que n'ayez perdu la veuë, ou la memoire ; & s'il y a encor quelque chose à dire, ie le tiens pour dit.

(S. 14, "Corollaire", p. 69-70 – orthographe et ponctuation originales)

– Encore qu’il n’ait pas voulu prendre ce conseil à la lettre, Jean-Raymond FANLO a rectifié sur bien des points la première version du présent ouvrage, et nous a donné les matériaux de maintes notes supplémentaires. Qu’il trouve ici l’expression de notre amicale reconnaissance.

PRÉCISIONS CHRONOLOGIQUES.

Les éclaircissements donnés ici en notes, au bas des pages, figuraient déjà pour la plupart dans notre première édition du *Moyen de parvenir*, en 1984. Celle-ci épuisée, et supposée en déshérence, beaucoup ont émigré en 2002 vers les marges d’une autre publication. Il n’y a pas lieu de le regretter: tout ce qui contribuait à la résurgence et à la divulgation du livre de Verville était souhaitable, et de tels emprunts pouvaient s’autoriser de sa déclaration sur les redites: « Qu’y feriez-vous, puisqu’aussi bien tout ce qui est dit ailleurs est pris d’ici, qui est la source de toute science? » (s. 44, p. 179). – Ces notes volages ont toutefois retrouvé dans le livre « imprimé ce jour », vingt ans après sa première version, leur lieu et leur signature d’origine. Elles y ont entraîné une dizaine de leurs compagnes occasionnelles. Ces dernières sont distinguées, selon l’usage, par l’initiale de leur patronyme, «B.», placée entre parenthèses.

H. M. et A T., 2004